

Auteur : Isabelle PAYSAN

41 AVENUE LYAUTEY 78170 LA CELLE-SAINT-CLOUD

## Préambule Biographique :

*Gustave et Amélie Mesureur*, comme un certain nombre de parisiens, ont fait construire en 1900, une résidence secondaire, « villa les Bergeronnettes », sente de la Station, proche de la gare Bougival - La Celle-Saint-Cloud. (Aujourd'hui, 41 Avenue Lyautey). *Gustave*, né en 1847, à Marcq-en-Bareuil, dessinateur en broderies sur étoffes, s'est installé à Paris, dans le quartier Bonne Nouvelle (IIème arrdt) en compagnie de sa mère. Très vite, son action politique, dédiée à la solidarité sociale au sein du syndicat des dessinateurs, s'oriente en faveur des plus démunis, dans une lutte contre la précarité et l'absence de protection sociale. Elu conseiller municipal à 34 ans puis député à la Chambre, il intègre, en 1895, le gouvernement de Léon Bourgeois en tant que ministre du Commerce, des Transports et des P.T.T. Il fonde le Parti Radical-Socialiste en 1901, dont il devient le premier président. Battu au 1<sup>er</sup> tour des élections législatives de 1902, sous la III<sup>ème</sup> république, par son ennemi politique, l'ultra-nationaliste Gabriel Syveton, il est nommé directeur de l'Assistance Publique, cette même année, et ce, jusqu'en 1920. Il est enfin élu Maire de la Celle-Saint-Cloud, de 1912 à 1919, succédant ainsi au richissime propriétaire du château de la Chataigneraie, Edmond Blanc. Franc- maçon très jeune, il appartient à la « Grande Loge Maçonique Ecosaise » puis, suite à sa fusion en 1896 avec la « Grande Loge de France », en devient le Grand maître de 1903 à 1913. On doit notamment à *Gustave Mesureur*, la création de la Bourse du Travail, la construction des plus grands hôpitaux de Paris : La Pitié-Salpêtrière, Cochin, Saint Antoine., l'assistance obligatoire aux personnes âgées, les retraites ouvrières...

*Amélie Mesureur*, née *De Wailly*, a épousé *Gustave* en 1873 et lui a donné deux enfants, Suzanne et André. Poète et romancière, elle publie de nombreux recueils de poésie et quelques romans dont « Histoire d'un enfant de Paris. 1870 -1871 » qui retrace le siège de la capitale pendant la guerre de 1870. Elle reçoit le prix de poésie de l'Académie Française en 1911 et devient la présidente de la Société des Amis de Victor Hugo.

Lorsqu'ils ne sont pas à la Celle-Saint-Cloud, les dimanches et les jours de fête, *Gustave et Amélie Mesureur* résident à Paris, dans un appartement situé au cinquième étage d'un immeuble, sis à l'angle de la rue d'Uzès et de la rue Montmartre, à quelques pas du siège du journal «Le Radical» propriété de leur ami, *Victor Simond*, résident de Bougival. Le 10 mars 1902, ils font face à un terrible incendie de l'immeuble où ils habitent et sont miraculeusement sauvés en passant par les toits des immeubles voisins. Ils ne leur restent alors, pour seul bien, ayant tout perdu dans l'incendie, que leur maison secondaire de la Celle-Saint-Cloud où ils vont se réfugier, à compter de Mars 1902, pendant de nombreux mois.

Titre de la nouvelle :

## **AUTOCHROME : Dimanche 4 Mai 1902 –**

*« Mr Measureur, Mr Measureur, Y a le feu ! Y a le feu ! Au secours, au secours » Gustave est terrifié : La petite bonne pleure et se tord d'angoisse, les mains crispées sur son tablier blanc. Des flammes surgissent déjà du quatrième étage léchant la façade de l'immeuble. Une fumée noire asphyxiante commence à gagner le balcon du cinquième étage. Gustave hurle à la petite bonne : -« Calmez-vous et fermez la fenêtre » « Amélie, les enfants, prenez les draps de l'armoire – Nous allons les mouiller et nous envelopper avec. »*

*Une lumière aveuglante éclaire le ciel, des torrents d'étincelle jaillissent de la « Taverne de l'Artois » et du « Grand Restaurant de Paris », situés au rez-de-chaussée. A l'angle de la rue d'Uzès et de la rue Montmartre, des cris déchirants montent de la foule qui s'est amassée au pied de l'immeuble. Gustave pressent qu'ils vont mourir, lui et sa famille, abandonnés de tous. On n'entend plus que le crépitement des flammes qui dévorent les étages un à un et la foule hurlante en bas. Les minutes s'égrènent inexorablement, et Gustave devine, dans les yeux d'Amélie, le destin tragique qui les attend.*

*Enfin, les secours arrivent, dans un concert de trompes. Les pompes sont mises en batterie, les lances placées face à l'immense bâtisse mais l'eau n'en sort pas. Des flammèches rougeoyantes commencent à tomber à leurs pieds. Gustave sent le plancher craquer, sous la chaleur intense du feu qui se propage. Une fumée noire, à présent, voile toute la rue et les toits. Gustave est désespéré .Il n'entend plus que les pleurs d'Amélie et de Suzanne, qui se pressent, terrifiées, contre lui.*

*Gustave assiste impuissant à l'envol macabre de sa précieuse collection, dans la nuit couleur de cuivre, des milliers de livres et de dessins de broderies, virevoltant à travers les fenêtres dont les vitres ont explosées sous l'effet du brasier, dans l'air irrespirable du quartier.*

*Enfin, un pompier arrive à se hisser jusqu'au cinquième étage, à l'aide de la grande échelle: Gustave se précipite sur le balcon pour l'aider à enjamber le garde-corps brûlant. Il recule soudain terrifié :-« Mais, non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible ! Non ! » Il reconnaît, sous le casque brillant du sauveteur héroïque, le visage haineux et grimaçant de son pire ennemi politique, Gabriel Syveton, député de la 2<sup>ème</sup> circonscription de Paris, qui le tire violemment par la manche pour l'entraîner dans le vide sous les cris de la foule qui scande « A mort, Gustave Measureur ! Mort à l'antipatriote ! Mort au traître de la nation ! »*

Gustave se réveille en sursaut, aveuglé par la lumière éclatante du printemps, au sortir du tunnel du Butard. Il tremble, à présent, dans son, désormais, unique costume noir et des perles de sueur froide coulent le long de son cou. Une douleur aigue dans la poitrine lui coupe le souffle et le force à faire glisser la petite fenêtre du compartiment dans lequel il s'est assis, il y a une heure, afin de respirer un mince filet d'air. Sa serviette noire usée est à ses pieds. Il la ramasse prestement avec les feuilles éparpillées du journal le « Radical » du 29 Avril 1902, tombées, elles aussi.

La locomotive à vapeur, qui a quitté la gare de Vaucresson en direction de la gare de Bougival – La Celle- Saint-Cloud, crache un voile épais de fumée noirâtre, les énormes roues d'acier crissant sur les rails, dans un grincement assourdissant.

En ce dimanche 4 Mai 1902, Gustave a pris place près de la petite lucarne, en quête de distraction, dans le troisième compartiment de deuxième classe de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest de la ligne Saint- Lazare –Saint-Nom-La-Bretèche. Assis sur une simple banquette de bois, rien, cependant, ne lui paraît plus appréciable.

Dans quelques minutes, il va enfin retrouver son havre de paix, sa douce villégiature.

Il respire profondément, comme s'il voulait effacer les difficultés des dernières semaines : la terrible épreuve de l'énorme incendie de son appartement, rue d'Uzès, dans la nuit du 10 au 11 Mars 1902, qui a failli lui coûter la vie ainsi qu'à sa tendre Amélie et ses deux chers enfants, Suzanne et André ;

et puis, le coup de grâce, le 27 Avril 1902 : son échec cuisant au premier tour des élections législatives à la Chambre, contre le chef de la Droite ultra - nationaliste, Gabriel Sylveton ; Lui, dont le combat politique de la première heure a été dédié à la défense des plus pauvres ; Lui qui, enfant naturel né d'une mère de dix-sept ans, simple dessinateur sur étoffes, est devenu conseiller municipal de la 2<sup>ème</sup> circonscription de Paris, député, ministre du Commerce puis Vice-Président à la Chambre. Alors que les forces de Progrès sont en passe de triompher des Nationalistes et des institutions cléricales, il se retrouve aujourd'hui humilié, éliminé par un anti dreyfusard, de surcroît ennemi juré de la Ligue des Droits de l'Homme et de la Franc- maçonnerie.

Gustave, d'habitude inébranlable, rompu sans cesse aux luttes de pouvoir, serein dans une force intérieure forgée depuis cette enfance pauvre dans le Cateau - Cambrésis, se sent pour la première fois de sa vie, seul, désemparé, presque nu. La sortie brusque du tunnel dans un bruit fracassant lui a été pénible. Il prend d'instinct, au fond de sa serviette au cuir usé, la petite missive qu'Amélie, sa poétesse aimante, son âme sœur, lui a fait parvenir la veille et qui l'a enfin convaincu de prendre quelques jours de repos, à la Celle-Saint-Cloud...

*Mon doux ami,*

*Si Paris ne nous a épargné, sachez  
Qu'au cœur d'un petit vallon boisé,  
Se dresse le refuge tant désiré  
D'une tendre famille aimée  
Qui, en guise de consolation,  
Vous apportera réconfort et passion.  
Car, loin des vacarmes urbains,  
Goutant aux plaisirs de la Celle,  
Dans le creux de mon ombrelle,  
Vous oublierez votre cruel chagrin  
Dans la quiétude de notre cachette  
A la Villa « Les Bergeronnettes »...*

Comme pour échapper à ces mauvais coups du sort, Gustave se force à admirer par la petite fenêtre du wagon, roulant sur le pont du Chemin de Fer, la charmante petite route boisée menant à la grille du Château Pescatore. Il reconnaît la lourde charrette, débordante de paniers d'osier, conduite par les deux commis de Mr Beaugelet, épicier au bourg de la Celle, qui double, dans la montée, les fardeaux de quelques lavandières revenant, sans doute, de plusieurs heures de lessive au lavoir des Gressets, poussant, avec force, les brouettes chargées de draps blancs. Au loin, les troupeaux de pur-sang du haras Bel- Ebat, broutant dans les larges prairies recouvertes de marguerites et de pissenlits, composent, en cette belle journée de Mai 1902, un paysage féérique pour celui qui vient de Paris, très loin des tumultes et de la fureur de la capitale.

Lorsque la locomotive amorçe le virage à angle vif surplombant la rue du Chemin de fer, Gustave saisit, au fond de sa poche, sa montre à gousset afin de vérifier l'exactitude de l'arrivée du train : Onze heures et deux minutes. A deux minutes près, l'horaire est respecté. En tant qu'ancien ministre du Commerce et des Télécommunications, il reste soucieux de la bonne marche du service public, que cela soit pour les services des postes et télégraphes ou bien encore, celui des transports. Et, alors que la concession de la ligne Saint-Cloud –Saint-Nom-La-Bretèche a été attribuée par l'Etat en 1884, à la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest, il ne manquerait d'écrire une missive cordiale mais ferme de rappel au règlement à son confrère en charge de ce ministère, si l'horaire, et donc l'utilisateur, n'était pas respecté.

L'engin d'acier aborde, à présent, la dernière ligne droite de la sente de la Station, en direction de la gare. Là, il voit défiler, sous ses yeux, la rangée des quelques belles villas en meulière soigneusement alignées le long de la sente, au sommet de la butte des Montmorts et de l'autre côté de la voie, le hameau des « Gressets », dont l'habitat

concentré est composé de modestes maisons de vigneron et de petits cultivateurs , aux murs ocre et jaune pâle qui se détachent du paysage boisé, puis plus bas, des rangs serrés de quelques arpents de vigne et de vergers.

Soudain, alors que le train à vapeur commence à freiner dans un fracas strident d'essieux et de gerbes d'étincelles, il aperçoit enfin la «villa», sa chère «villa des bergeronnettes » qui, dorénavant, constitue leur seule et unique demeure, cette résidence secondaire qu'Amélie a fait heureusement édifier, pour leur foyer, en 1900 par l'architecte Clément. Elle est à la fois simple, certains diraient ordinaire, au regard des belles villas bâties sur le coteau du bourg mais majestueuse à ses yeux; rien de semblable, en effet, à la villa « Les Bruyères », la villa « Hogg » ou la « Vallée du Lys », maison de campagne appartenant à la famille Siry ni même aux villas voisines « Beau séjour »ou « Beau site ». Non, rien de semblable mais elle est, pour Gustave, dont la jeunesse a été hébergée, avec sa mère, dans de sombres petits appartements parisiens dépourvus du moindre confort, toute la fierté d'un homme de bien, qui peut enfin goûter à une vie paisible, dans un environnement simple et naturel.

Le sifflet du chef de gare retentit à l'arrivée du train à Bougival et Gustave, ému, pousse enfin la porte du compartiment, foulant pour la première fois depuis un mois, le sol terreux du quai devant le petit hall d'attente, situé à l'arrière de la Place de la gare, avec, au loin, le bois des Beauvilliers , l'hôtel –restaurant du Cormier ainsi que le petit château d'eau de la ligne, alimentant les locomotives à vapeur en eau. A cette vue, Gustave se souvient soudain du charmant et joyeux déjeuner partagé en famille, sous la tonnelle de la buvette du Cormier, le jour de leur emménagement. Il y avait convié également l'architecte de la villa dont les plans et les agencements intérieurs avaient été soigneusement élaborés avec l'aide méticuleuse d'Amélie, ainsi que les ouvriers du chantier, en reconnaissance du travail accompli. Gustave est toujours soucieux de mettre en valeur la qualité de l'ouvrage des travailleurs, même les plus modestes.

Au sortir du quai, devant le perron de la gare, il croise quelques petites charrettes, équipées d'un siège sommaire, dont les propriétaires, en galoches et modestes habits de toile bleue, proposent aux voyageurs parisiens, moyennant une somme modeste, de rejoindre leurs résidences secondaires, dans les quartiers éloignés de la Feuillaume ou de la Chataigneraie ou bien le dimanche après-midi, les guinguettes de l'Etang Sec et le bal des Canotiers, dans le bas de Bougival.

Il est onze heure trente à l'horloge de la gare. Gustave traverse le pont inférieur de la voie et longe à présent le chemin de la sente de la station, le long du pré Crespin, orné de bosquets de lilas mauve et blanc, dont le parfum enivrant embaume cette petite marche dominicale et provoque soudain son appétit. Enfin, il redécouvre la haute villa rose pâle se détachant, au détour du sentier. Ses ouvertures, ornées de vitraux rouges

et orangés, lui confèrent un petit air ecclésiastique que Gustave n'apprécie guère mais il a cédé aux supplices d'Amélie qui, conquise par le style Tiffany découvert à l'Exposition universelle de Paris en 1900, n'a eu de cesse d'en faire poser aux fenêtres de la maison.

Amélie, juchée sur un petit escabeau en bois dans la cour, taille la glycine qui, déjà, escalade la haie de tilleuls. - « Mon ami, vous voilà enfin. Je vous guettais sur mon petit perchoir, impatiente de vous retrouver. Comment s'est déroulé votre voyage ? »

-«Je vous retrouve enfin, ma chère, et vous êtes la plus jolie bergeronnette que je connaisse » dit-il en la saisissant tendrement par la taille. « Venez à moi, qui ai tant souffert ces derniers jours et prodiguez- moi le réconfort dont j'ai bien besoin aujourd'hui. »

Amélie enlace l'homme dont elle partage la vie et les idées depuis 1873, dévouée à la cause des femmes et des enfants comme lui, ne renonçant jamais à aucune de ses passions, la poésie et la prose et cultivant au quotidien la philosophie du bonheur.

-« Mon ami, puis - je vous rappeler que nous avons convié à déjeuner votre ami Victor Simond, qui séjourne dans sa propriété de Bougival, ce dimanche ? »

-« Eh oui, chère Amélie, je m'en souviens et même plus encore, je m'en réjouis parce que j'ai profité de cette petite heure de voyage, pour rédiger une lettre à l'attention de mes électeurs déçus par la défaite du 27 Avril et espère bien que Victor la fera paraître dans l'édition de mardi prochain du « Radical ». Quant à moi, Amélie, j'ai une surprise pour vous. J'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à la venue de notre cher Auguste Lumière qui, de passage à Paris, m'a fait savoir, cette semaine, qu'il souhaitait vous remettre un présent en mains propres. Ce doit être la photographie qu'il a prise dans notre jardin, le mois dernier avec sa chambre noire. »

Amélie se réjouit, déjà, de ce déjeuner avec son Gustave, en bonne compagnie, à l'ombre des tilleuls pleureurs, dans ce petit jardin fleuri de roses et d'hortensias qu'elle a fait aménager par les établissements pépiniéristes Maugé, du hameau des Gressets, à leur arrivée en 1900.

« Si vous le voulez, mon ami, passons au jardin que vous me racontiez ces dernières semaines. »

Amélie et Gustave pénètrent dans le vestibule situé au niveau de la cour, par une porte surmontée d'un vitrail en forme de soleil dont Amélie a délicatement choisi le motif pour son symbolisme maçonnique, si cher à Gustave. Elle sait qu'il lui plait de retrouver dans cette maison, les marques de son attachement philosophique. Ils gravissent les quelques marches vers le salon, composé de deux pièces de surface modeste, dont les

larges baies, ouvertes sur le bow-window, sont recouvertes de vitraux indiquant la destination des espaces: à droite, des fleurs de géraniums vermillon et d'anémones bleues pour le salon ; à gauche, dans la salle à manger, des prunes reine-claude, poires et grappes de raisins, fruits cultivés en relative abondance sur les coteaux des Gressets. Gustave retrouve avec émerveillement la finesse des modénatures en stuc du salon qui ornent le plafond avec les scènes de Diane Chasseresse, incarnation divine de la lumière du jour, qui font directement allusion aux qualités artistiques d'Amélie. Puis, un petit escalier de bois en rotonde permet d'accéder à la terrasse du jardin, entourée de ravissantes jardinières en meulière où trônent les massifs de fleurs abondantes en cette saison. Amélie et Gustave prennent place dans deux chaises longues en osier, disposées à l'ombre des grands arbres, près de la table dressée pour le repas.

-« Alors, mon ami ? Comment s'est passé ce dernier mois ? Racontez-moi cela »

Amélie sait d'instinct que ce moment de confession intime sera pour Gustave le point d'orgue de cette douloureuse période et qu'ensuite, Gustave pourra repartir vers de nouveaux combats, sans nostalgie ni amertume.

-« Ma chère, je crois que j'ai cru mille fois, ces derniers jours, traverser le fleuve Styx en compagnie de Charron, vers les Enfers. Jamais de ma vie de citoyen, il ne m'a été donné d'être trainé dans la boue, aussi violemment que je le fus, par ces ignobles traîtres nationalistes au cours de cette campagne législative ; et je place Gabriel Syveton, à l'acmé de cette infamie. Il ne m'a rien épargné, jusqu'en dernier lieu, la parution de cette affiche dans le journal le « Gaulois », dans lequel j'ai été caricaturé, ignominieusement insulté, mon honneur bafoué. Cet odieux personnage a même prétendu que je n'avais pas accompli mon service militaire. Mais, vous me connaissez, Amélie, je ne vais pas me laisser faire. J'ai demandé à mes amis à la Chambre de s'opposer à cette élection, dans le cadre d'enquête parlementaire. De toute façon, nous verrons la suite qui sera donnée à cette affaire par mon « frère », le Président Léon Bourgeois et je me rallierai en républicain à la décision de la Chambre. Mais en attendant, chacun saura dans quel camp se situe l'honneur ! Et ce dimanche, le « Bloc des Gauches » va enfin les réduire au silence. La semaine prochaine, la Chambre sera radicale –socialiste et nous verrons ces petits politiciens antisémites et haineux pleurer de misère dans les bras des cléricaux»

Amélie connaît son Gustave. Elle sait qu'il peut s'emporter parfois, avec vigueur et rage, contre ses ennemis comme, lorsqu'en 1901, il a combattu avec hargne, à la tribune de la Chambre, la loi sur les associations et s'est opposé vivement aux congrégations.

-« Mon ami, je sais que votre foi en la justice des hommes et des institutions éclairera toujours votre chemin vers la sagesse et que vous aurez à cœur, au-delà des querelles

de personnes, de démontrer une nouvelle fois, l'attachement inébranlable que vous manifestez à notre pays, et.. »

Elle s'interrompt car la petite cloche de la porte du jardin retentit soudain.

Gustave constate à sa montre qu'il est midi. Amélie, en bonne hôtesse, se lève, redresse, d'un geste vif, son chignon et passe vigoureusement sa main sur sa robe de dentelle blanche pour lui redonner un aspect présentable. Elle se dirige rapidement vers la cour donnant sur le sentier extérieur.

-« Ce doit être le commis du restaurant du Cormier. J'ai fait préparer pour le déjeuner une terrine de viande, deux bons poulets rôtis, une tourte de pommes de terre et un panier de fruits rouges des Gressets. Nous dégusterons du vin de Marly que le marchand de vins Pointelet nous a livré ce matin de Bougival. »

Gustave se réjouit déjà de cette bonne chère et, entendant un concert de voix devant la maison, se lève à son tour afin d'accueillir ses hôtes.

-« Ah ! Vous voilà, enfin, mes amis et, ensemble en plus, avec Paul, notre petit commis. Quel heureux hasard que celui-là ! Auguste, Victor suivez-nous au jardin. Aujourd'hui, nous allons profiter de la douceur printanière de notre petit nid de verdure ! ». Gustave glisse discrètement quelques sous dans la main de Paul et lui tape amicalement sur l'épaule.

-« Je te remercie, mon garçon. Salue bien tes patrons du Cormier, de notre part. »

La petite bonne s'empare vivement du panier de victuailles tendue par le commis et se hâte de les disposer sur la table. Chacun prend place sur une simple petite chaise de jardin de métal et de bois, une chaise de bistrot qu'Amélie a emprunté à la buvette. Auguste, homme moustachu, offre un visage jovial et des yeux rieurs à Amélie et Gustave, qu'ils retrouvent après plusieurs semaines. Victor se place près de Gustave dont il apprécie toujours, dans les discussions, la rigueur intellectuelle et les vertus républicaines.

-« Victor, je m'en remets à votre jugement de directeur de publication : Je souhaite remercier mes électeurs déçus, dans votre journal, cette semaine, de la gratitude qu'ils m'ont manifesté en votant pour moi dimanche dernier et souhaiterais vous lire le texte court que j'ai rédigé à leur attention ce matin ».

Gustave sort de la poche intérieure de sa veste un papier blanc, soigneusement plié en deux, sur lequel il a griffonné ces quelques lignes au crayon de bois.

*-« Citoyens, je remercie les 5631 républicains qui, en se comptant sur mon nom au scrutin du 27 Avril, sont restés fidèles à la République. La France républicaine vient de*



*leur donner raison : une majorité forte et unie va défendre nos institutions démocratiques et écraser l'infâme coalition qui avait escompté trop tôt la complicité du suffrage universel. La faction nationaliste qui a trompé Paris par l'argent et les mensonges, par la violence et la fraude est vaincue. Ses représentants peuvent apporter au Parlement leurs allures insolentes et tapageuses. Ils sont condamnés à une opposition stérile : Impuissants à faire le mal, ils seront incapables pour le bien.*

*Aucune amertume ne se mêle à ces remerciements. Si des ruines de mon foyer, je n'ai sauvé aucun des souvenirs qui m'attachaient au deuxième arrondissement...»*

Gustave écrase soudain un léger sanglot dans la voix et se racle la gorge pour mieux reprendre

*-« ..celui-ci gardera de mes services une trace que toutes les injustices n'effaceront pas. La défaite ne saurait affaiblir ma foi dans les destinées de la République et de la Démocratie, et c'est dans cette foi que je demande aux républicains du deuxième arrondissement de rester inébranlablement unis.*

*Vive la République ! »*

-« Mon cher, votre déception est à la hauteur de la très haute conception de citoyen qui vous anime et je me fais un honneur de publier ce noble message, dès ce mardi, dans le « Radical ». Vous pouvez compter sur mon entier dévouement au patriote et homme de bien qui se tient devant moi ce jour ! ».

Victor et Gustave, émus, se lèvent pour s'étreindre fraternellement devant Amélie et Auguste.

-« Victor, vous savez que cette campagne ignominieuse n'en restera pas là. Je fais lancer cette semaine une enquête de la Chambre sur les manœuvres diffamatoires de Syveton et ses amis dans le faible espoir d'invalider sa victoire. Si par malheur, les conclusions ne m'étaient pas favorables, plutôt que de briguer un mandat national, je songe à prendre la Direction de l'Assistance Publique que m'a suggéré notre « frère » Léon Bourgeois. J'ai déjà projeté la création d'écoles d'infirmières, l'extension du parc hospitalier parisien et la construction de sanatoriums afin de lutter contre ce fléau terrible que constitue la « peste blanche », la tuberculose qui affecte si mortellement nos ouvriers...»

-« Gustave, je devine que vous excellerez à ce poste tout comme dans vos précédents mandats, et, je me réjouis de votre enthousiasme renouvelé. Mais, savez-vous qu'un autre destin, cette fois - ci plus proche pourrait vous tendre les bras ? »

Amélie, étonnée, observe Victor Simond avec une excitation mêlée d'inquiétude. Au fond d'elle-même, elle ne souhaite pas que Gustave s'épuise encore dans des querelles politiques qui ne sont pas au niveau de son « Grand Homme ».

-« Gustave, mon tendre ami, vous me faites des cachotteries. Je suis heureuse de vous entendre prêt à livrer un nouveau combat, plus loyal celui – là, sans aucun doute, que ces basses querelles politiques. L'état sanitaire de la population laisse à désirer, ici comme ailleurs, et il ne faut voir que ces petits enfants en sabots qui se rendent chaque matin à l'école de la Rue de la Mairie. Ils souffrent du froid et de la faim dans leurs petits habits de toile. Je leur ai fait porter cette semaine dix litres de bon lait de la ferme du Château de Mr Reding et irait les visiter ce mois, afin de leur porter quelques-uns de mes ouvrages de poésie. »

Victor reprend :

-« Amélie, savez-vous que Monsieur Bresac, l'instituteur et secrétaire de mairie, a rédigé, à la demande de l'inspecteur d'académie, une passionnante et érudite monographie de la Celle-Saint-Cloud, il y a trois ans. Je vous la ferais porter afin que vous puissiez prendre connaissance, l'un et l'autre, de l'état de la ville et des nécessaires travaux qu'il faudrait engager à commencer par l'arrivée de l'eau courante sur l'ensemble de la commune. »

Puis Victor se tourne vers Gustave, son ami de longue date :

-« Gustave, je m'explique : vous connaissez comme moi, la réputation sulfureuse d'Edmond Blanc, ancien maire de la Celle-Saint-Cloud, et richissime propriétaire du château de la Chataigneraie et de multiples haras dans la région. »

-« Bien sûr, Victor, J'ai encore découvert ce matin à la chronique hippique, que lui et son frère Camille ont fait concourir leurs chevaux à Saint Cloud et Maisons - Lafitte la semaine dernière. Vous savez combien ce genre de personne me révolue non par souci de lutte des classes mais en raison du respect que l'on doit au service de l'intérêt général suprême de la nation»

-« Eh bien, figurez-vous, Gustave, que cet individu ne songe en se présentant aux mandats de député ou maire qu'à servir ses propres intérêts, qu'ils soient hippiques ou agricoles. Pour preuve, il a fait transporter, sans autorisation, des « Sablons », des tombereaux de sable pour y aménager sa carrière de la Fouilleuse et les haras de Jardy , provoquant sans vergogne des nuisances insupportables aux riverains des terrains, qui ont portés cette affaire devant le maire. De surcroit, il vient de louer le pavillon du Butard afin de préserver le calme pour ses chevaux. Savez –vous vous qu'il envisage de se présenter à un deuxième mandat contre Etienne Siry aux prochaines élections.

Cela ne mérite t- il pas réflexion, mon cher Gustave ? Je suis certain que cela ne vous déplairait pas d'en découdre avec ce roturier sans scrupule. »

Gustave esquisse malicieusement un sourire à cette proposition.

-« Victor, je suis fébrile à l'évocation de ce nouveau combat politique et, je reconnais que vous avez raison : me faire élire contre Edmond Blanc serait pour moi une grande satisfaction dont je ne bouderais pas le plaisir, d'autant si j'en crois, Amélie, que notre commune de la Celle-Saint-Cloud héberge des familles pauvres vivant dans le plus grand dénuement. L'Etat a le devoir non seulement de les protéger, mais également de leur apporter les soins les plus élémentaires, comme l'hygiène ou l'instruction et de leur rendre l'accès le plus facile aux besoins primaires que sont l'adduction d'eau et l'électrification.

Mais, j'avoue, mon cher Victor, que je ne me sens pas encore mûr pour gérer les problèmes de voisinage et les discordes riveraines de nos riches propriétaires comme les Blanc, par exemple. Je ne renonce pas à votre proposition, mon ami. Toutefois Je veux me donner le temps d'accomplir une œuvre de bien, encore plus indispensable à la nation, à notre chère patrie et le mandat de l'assistance Publique me permettra de mettre en application les valeurs de l'Action Sociale qui ont toujours conduit ma vie d'homme public. Et vous, Auguste, mon cher, qui soutenez l'Union Progressiste, qu'en pensez-vous ? »

-« J'en pense, mon cher Gustave, que vous êtes un honnête homme et que l'action politique à vos yeux n'est là que pour servir les intérêts les plus nobles de la société toute entière, quel que soit sa condition. J'entends par-là, la misère sociale de nos concitoyens, la faiblesse de nos enfants. Mais, trêve de discussion sérieuse, Amélie, voici le présent que je vous destine et l'objet de ma visite de ce jour, qui, je le crois, ravira votre âme de poète »

Il sort avec fébrilité de sa petite mallette de cuir, un mince paquet enveloppé dans un papier carton, tenu par une petite cordelette de chanvre. Il tend son précieux ouvrage à Amélie qui le découvre avec délicatesse.

-« Voilà, chère Amélie, un spécimen de notre invention avec mon frère Louis, dont vous avez la primeur. Le procédé n'est pas encore tout à fait achevé mais je ne peux résister au plaisir de vous le faire connaître et de plus, vous en êtes, avec Gustave, les personnages principaux. Je suis heureux de vous présenter un « autochrome », sur cette plaque de verre, qui, projeté à la lumière, vous permettra de contempler votre image prise avec ma chambre noire. »

Amélie s'empare de la petite plaque, la tend en direction du soleil et éclate de rire.

-« Je n'ai jamais vu quelque chose de plus extraordinaire, Auguste ! Vous avez reproduit les couleurs de notre maison, de nos habits. Même le feuillage du jardin semble vert. Quelle beauté ! C'est comme si nous étions vivants, avec Gustave, sur ce verre ! Comment avez-vous pu réaliser ce prodige ? »

-« Il s'agit d'un procédé autochrome. Je m'explique : ce procédé est capable de reproduire les couleurs en une seule prise. Il s'agit d'une plaque photographique en verre, en noir et blanc, enduite d'une mosaïque de particules microscopiques de fécule de pomme de terre , teintées en bleu, vert et rouge qui joue le rôle de filtres. La technique n'est pas encore aboutie et nécessite de nouveaux essais mais Louis et moi-même envisageons de déposer un brevet, l'année prochaine ; Bien entendu, je vous demande de garder ces informations secrètes jusqu'à ce que l'invention soit révélée au grand public»

-« Mon cher Auguste, je suis admiratif de votre ingéniosité, qui, une fois de plus, fait avancer l'Homme dans une voie de progrès inattendu. Ecoutez, si votre projet aboutit comme vous le souhaitez, je vous confierais la réalisation de mon portait « autochrome » en tant que nouveau Directeur de l'Assistance Publique !!

« Et moi, Auguste, je vous jure que j'introduirais votre procédé dans les pages du Radical !»

« Et maintenant, mes amis, que diriez-vous de partager les mets de l'auberge voisine ? Gustave, cet autochrome m'a mise en appétit et je suis impatiente de montrer cette plaque à nos enfants, Suzanne et André, pour qu'ils devinent

Qu'eux sur la photo, c'est nous ! ».

